

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

PROLOGUE.—Suite.

Quelques instants plus tard, à voir l'entrain des hommes et la coquetterie des femmes, on n'aurait jamais cru que la colère et l'effroi venaient de faire trembler cette foule enivrée maintenant de musique et de danse.

Cependant, un homme de cœur se mourait en ce moment de froid et d'inanition sur les degrés du palais.

A peine avait-il mis le pied hors de l'intendance, que cette exaltation fébrile, qui avait un instant rendu ses forces à M. de Rochebrune, l'abandonna complètement.

Saisi par le froid au sortir de la chaude atmosphère qui régnait dans le palais, il se sentit aussitôt faiblir. Ses pieds glissèrent sur la neige durcie; il tomba.

Quelque peu ranimé par les cris que jeta Berthe en voyant sa chute, il voulut se relever; mais ses forces brisées lui refusèrent leur secours et sa tête retomba lourdement sur le seuil.

L'enfant s'agenouilla près de lui dans la neige, entourant de ses pauvres petits bras le cou du vieillard, et essaya vainement de relever son père.

Mais voyant que ses efforts étaient inutiles: —Viens-t'en, papa, dit-elle en sanglotant, j'ai peur! Allons-nous-en chez nous, où du moins il ne fait pas si froid qu'ici.

Le malheureux, aidé tant soit peu par son enfant, se souleva la tête.

Tout-à-coup, ses yeux gardèrent une effrayante fixité; puis il parut tendre l'oreille à la bise qui courait en sifflant sur la neige, comme pour mieux entendre un bruit lointain.

—Écoute! enfant, dit-il d'une voix sourde. En effet, on entendait comme des voix plaintives qui pleuraient dans la nuit.

Ces sons lugubres venaient de la rivière Saint-Charles, qui, de l'autre côté de l'intendance, arrosait les jardins du palais.

C'était le souffle du vent de nord se mêlant avec le bruit des flots qui gemmaient en se brisant sur les glaçons de la grève, à l'embouchure de la rivière.

Au même instant, les notes semillantes d'un air de danse partirent de l'intérieur en joyeuses fusées de trilles, et vinrent déchirer l'oreille des deux infortunés comme un ironique éclat de rire.

—Oh! les traitres infâmes!... grommela le vieil officier que le délire étreignait. Ils nous livrent à l'ennemi!... Entendez-vous, soldats?... Sus à eux! Apprêtez armes!... Joue!... Feu!...

Sa tête retomba sur la pierre.

L'engourdissement causé par le froid passa de ses membres au cerveau et il s'endormit.

Mais ce sommeil, c'était celui de la mort qui venait de fermer à jamais les paupières du brave.

La petite Berthe pleura longtemps; et après d'inutiles efforts pour réveiller son père qu'elle croyait endormi, le froid la gagna tellement à son tour qu'elle glissa sur le cadavre du vieillard et resta sans mouvement.....

Le bal était fini et chaudement drapés dans leurs fourrures, les invités de M. l'intendant venaient de prendre congé de leur hôte.

Celui-ci donnait le bras à Mme Péan dont le cou de cygne se perdait dans le duvet d'une riche pélerine. Il la voulait reconduire jusqu'à sa cariole.

—Mais où sont donc vos domestiques? dit Bigot en sortant sur le perron. Je ne les vois point. Ah! je comprends. Ces messieurs sont à faire la noce à la cuisine avec mes serviteurs, leurs amis. Car je vois les voitures de ce côté.

En ce moment, la jeune femme poussa un cri terrible.

Elle venait de mettre le pied sur le cadavre de M. de Rochebrune.

—Valets! des flambeaux! cria l'intendant. Aussitôt des domestiques sortirent avec des torches.

—Encore cet homme! fit Bigot, qui s'était penché sur le corps inanimé.

Attirés par les cris et la lumière, de braves bourgeois de Saint-Roch, qui revenaient de la messe de minuit et s'en retournaient chez eux, entrèrent dans la cour du palais et s'approchèrent du groupe sur lequel la flamme des torches agitées par le vent jetait d'étranges et vacillantes lueurs.

L'un des valets mit la main à l'endroit du cœur, sur la poitrine de M. de Rochebrune.

—Le vieux est bien mort! dit-il.

—Tant mieux pour lui, grommela Bigot, car cet homme était gênant!

—Mais la petite fille vit, continua le domestique. Elle respire encore.

—Oh! la pauvre! dit un homme du peuple en se penchant vers Berthe qu'il enleva dans ses bras, je ne suis pas riche, mais il ne sera jamais dit que Jean Lavigneur aura laissé périr de froid une créature du bon Dieu.

Il perça la foule et s'éloigna avec l'enfant.

—Mon Dieu! fit Mme Péan, que Bigot déposait dans sa voiture, encore pâmée, la pauvre femme, de la peur qu'elle avait éprouvée au contact du cadavre; mon Dieu! je ne dormirai pas de la nuit, c'est bien sûr!

PREMIERE PARTIE.

LES ROUÉS.

CHAPITRE PREMIER.

CHASSEUR ET PROIE.

Quatre ans se sont écoulés.

Déjà couvert de nuages menaçants à la mort de M. de Rochebrune, l'horizon de la Nouvelle-France s'est de plus en plus assombri.

Pendant quatre années, la guerre a fait rage sur nos frontières, et malgré la valeur héroïque déployée par nos miliciens et les soldats français, nonobstant nos brillantes victoires de la Monongahéla, de Chouéguen, de William-Henry et de Carillon, notre ruine est imminente.

Victorieux, en effet, sur l'Ohio, maîtres de Frontenac, cet arsenal de la marine française sur le lac Ontario, les Anglais viennent aussi de s'emparer de Louisbourg, le Dunkerque de l'Amérique, dont la possession leur ouvre le Saint-Laurent, c'est-à-dire le chemin de Québec. Ce dernier succès leur est des plus importants, puisqu'il laisse le Canada sans défense du côté de la mer et qu'il intercepte nos communications avec la France.

Dieu sait pourtant si nous avions besoin des secours de la mère-patrie, n'ayant au plus que quinze mille hommes à opposer aux soixante mille combattants prêts à s'abattre, comme une nuée d'oiseaux de proie, sur nos frontières dégarnies.

Aussi, voyant bien que la milice sera la principale ressource de défense, car il ne reste plus dans la colonie que cinq mille cinq cents soldats de troupes régulières, M. de Vaudreuil vient de commander une levée en masse de toute la population mâle de seize à soixante ans.

Nos Canadiens dans leur enthousiasme ont su noblement répondre à ce cri d'alarme, et l'on a vu jusqu'aux enfants de douze ans et aux vieillards de quatre-vingts accourir à la rescousse de ces cinq mille soldats, leurs frères, pour sauver avec eux l'honneur du drapeau français.

A la difficulté de repousser les forces supérieures de l'ennemi avec le petit nombre de combattants qu'il reste à leur opposer, vient se joindre encore le manque presque absolu de vivres.

Car les incessantes campagnes qui ont retenu depuis quatre ans sur la frontière, durant la belle saison, les colons en état de porter les armes, ont beaucoup trop fait négliger l'agriculture, pourtant indispensable à une colonie si difficile à ravitailler, vu l'éloignement et les croiseurs anglais qui la séparent de la mère-patrie.

Mais si grande est la résignation de tous qu'on voit le commissaire-ordonnateur des guerres, M. Doreil, rendre le beau témoignage qui suit aux loyaux habitants d'une colonie que la France livrait, presque sans la secourir, à la convoitise anglaise: «Le peuple périt de misère; cependant, il prend son mal en patience!»

Cet héroïsme est d'autant plus grand qu'on le sait à peu près inutile, puisque M. de Montcalm, animé du même esprit que ses soldats, vient d'écrire à la cour: «qu'il se défendra jusqu'à la fin, résolu qu'il est de s'enlever sous les ruines de la colonie.»

On a compris que la dernière action qui reste à faire est de bien mourir, et l'on s'y prépare sans qu'un seul murmure vienne ternir l'éclat d'un si beau courage.

Tels sont les tristes auspices sous lesquels on voit s'ouvrir la campagne de dix-sept cent cinquante-neuf.

Voici maintenant les dispositions prises par le gouverneur, M. de Vaudreuil, et le général en chef, M. de Montcalm, afin d'opposer à l'ennemi une résistance aussi effective que le permettent le petit nombre de nos soldats et la vaste étendue de nos frontières.

Le brave capitaine Pouchot, du régiment de Béarn, s'en est allé, dès les premiers jours du mois de mai dix-sept cent cinquante-neuf, prendre possession du fort Niagara pour défendre notre droite contre les troupes du général Prideaux, qui a pour mission de s'emparer du même fort et de couper nos communications avec la Louisiane.

M. de la Corbière s'est aussi rendu au fort de Frontenac (aujourd'hui Kingston) afin d'en achever les fortifications et de tenir ensuite Prideaux en échec en l'empêchant, de concert avec les douze cents hommes de M. de la Corne, de marcher sur Montréal.

Au centre, le courageux et dévoué Bourlamaque vient de déployer ses deux mille six cents hommes dans les fourrés qui bordent les rives des lacs Saint-Sacrement et Champlain pour arrêter les douze mille envahisseurs conduits par le successeur d'Abercromby, le général Amherst.

Quant à notre gauche, treize mille sept cent dix-huit soldats, miliciens et sauvages, commandés par Montcalm, Lévis et Bougainville, la protégeront contre la formidable attaque du major-général de l'armée britannique, James Wolfe. Celui-ci s'est embarqué à Louisbourg au mois de mai et fait voile sur Québec avec onze mille hommes de débarquement et dix-huit mille marins.

Par suite de la négligence apportée à fortifier Québec, on a décidé de couvrir la ville

par un camp retranché dont la gauche devra s'appuyer à la rivière Montmorency, tandis que la droite se ralliera à la capitale par un pont de bateaux jetés sur la rivière Saint-Charles.

Les travaux de fortification du camp de Beauport sont déjà fort avancés, grâce à la diligence apportée par M. de Bougainville, au moment où nous prions le lecteur de vouloir bien nous suivre au palais de l'intendant sur le déclin du vingt-troisième jour de juin.

Il est sept heures du soir. Le soleil, qui descend majestueux à l'horizon, va bientôt disparaître derrière la cime des monts boisés qui dominent le village huron de Lorette.

Les rayons dorés du soleil couchant, qui poudroient sur la vallée de la rivière Saint-Charles et s'en vont jeter un dernier miroitement sur les eaux assoupies du grand fleuve, ajoutent encore à l'animation qui règne depuis la ville jusqu'au camp de Beauport.

Une longue file de chariots traînés par des chevaux et des bœufs, transportent, des magasins de l'intendance au camp, le matériel et les munitions de guerre.

Les craquements des véhicules sous le poids d'un canon ou d'une pyramide de boulets, les cris et juréments des conducteurs, le hennissement des chevaux et le meuglement des bœufs dont l'ombre se dessine en bizarre silhouette sur le bord du chemin, tous ces bruits rapprochés se confondent avec les lointaines détonations de coups feu tirés par des miliciens faisant l'exercice de peloton à la Canardière et à Beauport.

Au moment où le soleil disparaît en arrière des Laurentides, dont la cime dentelée se détache d'un horizon tout éblouissant de lumière, tandis que les côtes de Charlesbourg et de Beauport commencent à rentrer dans l'ombre, Bigot, suivi de son âme damnée, Deschenaux et de quelques autres amis, fait son apparition sur le perron du palais.

Ces messieurs, vêtus d'habits de chasse galonnés et en drap vert, descendent en riant les degrés et se dirigent vers un groupe de chevaux superbes dont quelques valets, habillés en piqueurs, ont peine à contenir l'ardeur impatiente.

L'exception de l'ex-garde-magasin du roi, Estébe, qui s'est démis de son emploi et a passé en France dans le cours de l'année dix-sept cent cinquante-sept, après s'être énormément enrichi, et de Clavery, son successeur, lequel est mort huit mois après sa nomination, les amis de M. Bigot sont à peu près les mêmes que nous avons déjà présentés au lecteur.

L'intendant vient de s'élançer en selle avec toute l'habileté d'un cavalier consommé, puis il a fait signe de s'approcher à un sous-employé qui semblait attendre des ordres à une respectueuse distance.

—Eh bien! lui dit Bigot, ma présence est-elle encore requise ici ce soir?

—Non, monsieur l'intendant; mais me permettez-vous de demander quand vous serez de retour?

—Heu... demain après-midi, répondit négligemment Bigot, qui éperonna son cheval, sortit de la cour et prit, par la rue Sous-le-Côteau (1), le chemin du faubourg Saint-Roch, tandis que ses amis l'imitaient suivis à distance par des valets aussi à cheval et en livrée.

—Cordieu! s'écria l'intendant qui se retourna vers Deschenaux, ces marauds-là croient-ils que je vais être nuit et jour aux affaires! Depuis trois semaines que MM. de Montcalm et de Lévis sont arrivés de Montréal, je n'ai pas eu un seul moment de répit! Au diable la flotte anglaise et ce damné Bougainville qui m'a, depuis quinze jours, donné tant de mal avec ses fortifications!

—N'ai-je pas eu raison, dit le secrétaire, d'avoir suggéré cette partie à Beauvernois?

—Certes, oui, Deschenaux! Et je vous en sais d'autant plus gré que nous allons faire à ma maison de Charlesbourg notre première chasse de la saison. C'est intolérable de penser que les pluies du mois dernier et ces maudits préparatifs de défense nous ont empêché de lancer le moindre lièvre depuis l'automne passé!

—Aussi allons-nous pouvoir nous dédommager amplement de cette longue privation. Car Jacques, votre grand-veneur, m'assure avoir trouvé, non loin de Beauvernois, la tanrière d'un ours de la plus belle taille, sans compter qu'il a reconnu, plus loin, par ses abattures, la présence d'un original dix-cors. Je vous réservais cette surprise.

—Vous avez entendu, messieurs! s'écria Bigot en se tournant vers ses amis. Par saint Hubert! il fera beau, demain, courre l'original après avoir acculé l'ours dans sa berge. (2) Mais, morbleu! la jolie fille que voilà!

L'intendant mit son cheval au pas et finit par l'arrêter tout à fait, afin de mieux contempler une jeune femme qui marchait vers la ville et allait croiser nos cavaliers.

Ceux-ci avaient, depuis quelques instants, laissé derrière eux les dernières maisons du faubourg Saint-Roch et se dirigeaient, à travers les champs, déserts alors, sur lesquels s'étend aujourd'hui la populeuse paroisse de

(1) Aujourd'hui rue Saint-Vallier.
(2) Au dire de M. Montpetit, qui a battu les bois — plutôt comme archéologue que comme chasseur — aux alentours de Beauvernois, il reste des traces indiquant qu'il y eut autrefois, dans les environs du château Bigot, des chemins pratiqués dans la forêt pour la chasse à courre. La tradition rapporte que Bigot forçait les paysans de Charlesbourg, qui avaient bien peur de l'intendant, à ouvrir ces chemins.

Saint-Sauveur, vers l'Hôpital-Général, dont Bigot et ses amis n'étaient plus éloignés que de quelques arpents.

Pour imiter le maître, ses courtisans s'arrêtaient, et la jeune personne confuse dut passer en rougissant sous une double rangée de regards indiscrets.

Cette jeune fille était réellement charmante. Sa taille svelte ondoyait sans contrainte à chacun de ses pas; car l'absence de paniers, alors en grande vogue, donnait toute leur souplesse à ses mouvements, et faisait ressortir la parfaite harmonie du buste et des hanches dont une longue robe à taille faisait deviner toute la perfection.

Sa petite main, dont on apercevait le poignet délicat, grâce à la large manche qui flottait sur son avant-bras, laissait voir, en relevant un peu la jupe de robe, deux pieds d'enfant que faisaient valoir à merveille de minces bottines de maroquin.

Les cheveux noirs, entremêlés de pendeloques de rubans, étaient d'abord coiffés de la cornette ou petit bonnet de rigueur chez la haute bourgeoisie du temps; puis une mantille, légère écharpe coquettement posée sur la tête et dont les bouts retombaient en se nouant sur la poitrine, complétait cette coiffure antique et piquante.

A mesure qu'elle approchait, les traits de la jeune fille devenaient de plus en plus distincts. Ils n'avaient certes rien à perdre à être vus de près.

Elle était brune, la jeune fille; mais la nature et le soleil semblaient s'être concertés pour respecter son teint, que n'auraient pas désavoué de fort jolies blanches.

Les plis de sa mantille étaient disposés de manière à laisser ressortir le galbe d'un front pur et légèrement bombé.

Ses grands yeux noirs, que surmontait un arc de sourcils couleur d'obsidienne et hardiment dessinés, annonçaient une fermeté de caractère que ne démentait nullement un nez au profil un tantinet aquilin.

Quant à ses lèvres, fermes de couleur et de dessin, elles paraissaient avoir au plus haut point l'habitude du rire, et certaines fossettes qui avaient élu domicile aux recoins de sa bouche, en rendaient au besoin l'évident témoignage.

Enfin, la couleur virgineale de ses joues roses tempérait tout ce que la hardiesse des traits de ce coquet minois aurait pu donner de précocité à une fille de dix-sept ans.

—Eh! la belle! où allons-nous si tard? lui dit Bigot, afin de lui faire lever la tête et de mieux contempler la fillette.

—Mordiable! murmura l'intendant, elle est plus que jolie, elle est belle! Quels yeux! Et ces lèvres!... Hum!

La jeune fille n'avait pu s'empêcher de jeter sur son interlocuteur un rapide coup d'œil. Mais elle l'eut à peine envisagé qu'une impression d'horreur et de haine se peignit aussitôt sur son visage. Elle se détourna brusquement et hâta le pas pour dépasser le groupe d'importuns.

Il fallait que ce sentiment subit eut de vieilles et profondes racines dans un aussi jeune cœur, pour inspirer le regard de profonde répulsion dont la jolie fille avait, en passant, gratifié un aussi galant cavalier que l'était M. Bigot.

—Oh! là! là! quelle moue charmante! se dit l'intendant. Par ma foi! il me prend une furieuse envie d'apprivoiser ce sauvage et beau lutin!

—Sournois! cria-t-il à son valet de chambre, qui le suivait partout.

Ce dernier piqua son cheval et l'amena côte à côte de celui de son maître.

Bigot se pencha vers son domestique et lui parla un instant à voix basse.

C'était une bien laide figure que celle de Louis Sournois (1); et si la similitude entre leurs grossiers penchants rapprochait le valet de maître, et réciproquement, la nature s'était montrée plus négligente, ou plutôt plus conséquente, en donnant ce disgracieux visage au serviteur de l'élégant mais roué Bigot.

La seule ressemblance physique qui existait entre eux était leurs cheveux roux, et encore ceux de Sournois l'étaient-ils tellement que la poudre en atténuait à peine la couleur désagréable.

Quant au front, le valet l'avait rugueux, bas et fuyant. Ses yeux chassieux, d'un brun sale et presque jaune, sortaient tellement de leurs orbites qu'ils dépassaient le profil d'un nez écrasé vers le milieu et se relevant épaué du bout comme le pavillon d'un cor de chasse.

Un rire cynique entr'ouvrait continuellement ses lèvres plates et bleuâtres; et comme sa bouche, fendue jusqu'aux oreilles, découvrait une double et formidable rangée de dents jaunes, irrégulières et pointues, ses mâchoires avaient une grande ressemblance avec celles d'un loup.

Son menton carré, que reliait au cou de vigoureux tendons, annonçait une puissance de mastication peu commune et que ne démentait aucunement un appétit des plus voraces.

La suite au prochain numéro.

(1) Le véritable nom du valet de chambre de Bigot était Louis Froumou: je l'ai trouvé dans les livres de compte de mon aïeul maternel, M. Jean Taché, riche négociant de Québec, que ruina la conquête. L'histoire nous dit que M. Taché lutait, avec le parti des honnêtes gens de la colonie, contre la coterie Bigot.